Dom Gérard Calvet, fondateur et premier abbé de Sainte-Madeleine du Barroux – 1927-2008

LES AMIS DU MONASTERE,

ISSN 0981 0072

11 juin 2008
Saint Barnabé

L'HÉRITAGE DE DOM GÉRARD

Cela fait plus de trois mois que Dom Gérard nous a quittés. Nous n'entendons plus le cliquetis courageux de ses béquilles. Nous ne le voyons plus, filialement penché sur son chapelet, à sa stalle, se préparant à l'office divin. Son corps repose dans le sanctuaire, derrière l'autel. Prochainement, Pascal Beauvais viendra sculpter un gisant en haut-relief afin de marquer dans la pierre le souvenir de notre fondateur et bien-aimé père à tous. Les jeunes générations de moines qui arrivent déjà sans l'avoir connu sauront ainsi qui aura été l'instrument privilégié de Dieu dans la construction de leur communauté, pierre et âme. La piété filiale, si chère au cœur de Dom Gérard, si méconnue des modernes, est pour nous la garantie de la bénédiction divine et donc de la continuité dans le temps. Nous ne pouvons dire que merci à Dom Gérard. Merci d'avoir tellement insisté sur les principes et merci de nous avoir donné jusqu'au bout l'exemple de la ferveur et de la fidélité.

Merci à vous, Dom Gérard, d'avoir si profondément planté les trois piliers de nos trois monastères.

Le premier des trois, le plus fondamental et le plus dramatique, est une saine philosophie de l'être, avec pour fruit une théologie orthodoxe, sûre et vigilante. Ce premier pilier donne la solidité à l'ordre de l'univers mental, la solidité dans la connaissance du vrai et, par conséquent, la solidité dans la foi. La foi, face à une raison faible, court le risque d'être réduite à un pur sentiment ou à un

mythe superstitieux. Dom Gérard nous répétait souvent ce que disait André Charlier : les erreurs qui touchent les principes se paient toujours dans le sang. Sans la vérité, sans la loi naturelle, sans le décalogue, il n'y a point de paix durable possible. *A contrario,* la foi et la raison sont comme deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité et de poser solidement les fondements d'une société civilisée. C'est pourquoi il nous recommandait souvent les grandes lumières chrétiennes, à commencer par saint Thomas d'Aquin.

Le deuxième est la Règle de saint Benoît. « Sans aucune innovation : la Règle, rien que la Règle, mais étudiée, mais aimée, mais traduite en actions, afin d'atteindre au sommet de la perfection », nous disait-il en citant la sainte fondatrice de Dourgne, Mère Marie Cronier. En un temps où les moines se croyaient en perpétuelle mutation substantielle, où l'on mettait le courage dans l'abandon des us et coutumes reçus des anciens, Dom Gérard nous a appris l'humilité de la fidélité et la vénération pour le texte de la Règle. La Règle de saint Benoît a fait ses preuves. Elle donne à tous, à l'homme d'hier et d'aujourd'hui, la possibilité concrète de vivre l'Évangile, de suivre de plus près le Christ, sans paresse ni présomption. La Règle est accessible à tous car elle excelle dans le discret équilibre entre le but à atteindre et les capacités de chacun. La Règle convient aux faibles et aux forts, aux manuels et aux intellectuels, aux solitaires et aux altruistes, aux silencieux et aux éloquents, aux paysans bretons et aux Versaillais : c'est un art de vivre à la recherche de Dieu vraiment universel. Et le jour où le chemin devient un peu plus difficile, l'exemple de nos anciens, l'exemple de la légion des innombrables moines et moniales, nous encourage à une humble et joyeuse fidélité. Dom Gérard nourrissait une vivante piété filiale pour « nos fondateurs », ceux qui ont donné l'impulsion spirituelle à notre famille monastique : le Père Muard, Dom Romain Banquet et Mère Marie Cronier. C'est à cette dernière que l'on doit le rappel incessant et nécessaire de la priorité de la vie intérieure, rappel dont notre père s'est fait le très fidèle écho pendant plus de trente ans. Bientôt, à la salle capitulaire, son portrait rejoindra ceux de nos trois fondateurs.

Et enfin, le plus visible, le dernier et troisième pilier : la sainte liturgie. Dom Gérard a toujours pris comme principe de la liturgie son caractère essentiellement sacral. La liturgie existe pour nous porter d'abord à l'adoration, au culte de Dieu, à l'accomplissement du premier des dix commandements : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. » Et c'est pourquoi il vouait une véritable dévotion à l'usage de la langue sacrée de l'Église, et qu'il veillait jalousement sur le principe des règles liturgiques multiséculaires qui ne changent point, ou le moins possible, même si l'on a mille bonnes raisons pour les changer, raisons qui sont souvent relatives. Comme nous pouvons remercier notre Père fondateur de nous avoir transmis cet amour de la messe traditionnelle, dont il n'hésitait pas à dire qu'elle est « la plus belle liturgie du monde » ! Dom Gérard nous a donné aussi l'exemple d'une véritable participation active à la liturgie, pleine de foi et de recueillement. La liturgie est aussi le moyen le plus excellent pour nous sanctifier, nous nourrir, nous édifier, selon l'expression de saint Benoît. Comment ne pas citer encore une fois l'expression de saint Pie X dans son Motu proprio *Tra le sollicitudini,* où il présente comme « source première et indispensable du véritable esprit chrétien la participation active aux saints mystères et à la prière publique et solennelle de l'Église » ?

Dom Gérard fut un chevalier de Dieu. Il croyait en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Il croyait en sa toute-puissance et en sa bonté. Souvent il désignait Dieu sous le noble vocable de Souverain Bien. Il espérait envers et contre tout un relèvement de la France, de l'Église catholique et de la chrétienté. Il voyait même, dans la présence croissante et sous certains aspects menaçante de l'Islam, la bonté de Dieu. Il comptait en effet sur les musulmans pour réveiller les chrétiens apostats. Mais il croyait à un relèvement de la France surtout parce qu'il croyait à la force de l'Évangile, à la puissance de la croix, à la force de l'amour chrétien et aux vertus supérieures des trois piliers : vérité, règle de vie et liturgie sacrée. Il croyait à l'influence secrète mais néanmoins profonde de la vie monastique.

Il nous a appris aussi, par la parole et surtout par l'exemple, que les principes sans le courage restent stériles, que les principes sans un engagement fidèle de toute une vie, sans l'holocauste de tous les avantages personnels, sont comme des grains de blés semés sur la rocaille. Ils lèvent et ils sèchent. Que Dieu nous laisse sa ferveur. Encore une fois, Dieu nous a donné Dom Gérard, Dieu nous l'a repris : que Dieu soit béni à tout jamais !

† F. Louis-Marie, O.S.B.
abbé

P.-S. : J'ai demandé à l'un de nos amis de commencer à préparer une biographie de la vie de notre fondateur. Merci à tous ceux qui auraient quelque témoignage marquant ou quelque document d'archive à apporter (surtout concernant ses quarante premières années, avant la fondation de Bédoin), de bien vouloir s'adresser au Père archiviste.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

18 novembre 1927 : naissance à Bordeaux.

1940 : entre à l'École des Roches (Maslacq), sous la direction d'André Charlier.

1949 : service militaire dans les Spahis au Maroc.

2 février 1950 : prise d'habit à l'abbaye de Madiran.

4 février 1951 : vœux temporaires.

1952 : transfert de la communauté à Tournay.

18 février 1954 : vœux solennels.

13 mai 1956 : ordination sacerdotale.

1963 : rejoint la fondation faite par Tournay au Brésil en 1961.

1968 : retour en France, ne se retrouvant pas dans les innovations mises en place peu à peu. Trouvant la même situation à Tournay, demande à s'éloigner de la communauté quelque temps.

Accueilli six mois à l'abbaye de Fontgombault puis trois mois à la chartreuse de Montrieux.

Printemps 1969 : s'installe dans les ermitages de Montmorin dans les Alpes avec le Père Emmanuel de Floris, moine d'En-Calcat.

Août 1970 : s'installe au prieuré de Bédoin. Au lieu des moines anciens qu'il espérait, ce sont des jeunes gens qui le rejoignent pour postuler.

(Le nouveau monastère n'est pas une fondation de l'abbaye de Tournay mais elle se fait avec la permission de son Père abbé, qui reçoit les vœux du premier novice en 1972 et encourage les contacts avec le Saint-Siège pour trouver un statut canonique.)

1974 : invite Mgr Lefebvre, dont il avait fait connaissance quelques mois plus tôt, à conférer des ordres mineurs. Mis devant le fait accompli, le Père abbé de Tournay se désolidarise alors de la petite fondation.

Mai 1975 : malgré de nouvelles démarches à Rome, Dom Gérard est exclu de la Congrégation de Subiaco.

1977 : décision de construire un monastère pouvant contenir la communauté qui atteint la trentaine.

Septembre 1978 : acquisition des premières parcelles de terrain au Barroux.

1980 : pose de la première pierre.

Noël 1981 : transfert de la communauté au Barroux.

1986 : envoi de fondateurs au Brésil tandis qu'à 2 km de Sainte-Madeleine commence à s'élever un monastère pour des moniales, la future abbaye Notre-Dame de l'Annonciation.

Novembre 1987 : visite apostolique du cardinal Gagnon dans les maisons traditionalistes.

20-21 juin 1988 : visite du cardinal Mayer faisant des propositions concrètes de régularisation.

8 juillet 1988 : lettre au Saint-Père, suite aux ordinations épiscopales d'Écône le 30 juin précédent et aux ouvertures faites par le Saint-Siège, pour lui demander la régularisation de la communauté. Séparation de fait d'avec Mgr Lefebvre qui avait ordonné tous les prêtres de la communauté de 1976 à 1987.

25 juillet 1988 : réponse du Vatican signée par les cardinaux Ratzinger et Mayer et accordant un statut canonique. Refus de la petite fondation brésilienne qui se sépare de la maison-mère.

2 juin 1989 : décret d'érection du monastère Sainte-Madeleine en monastère autonome avec le titre d'Abbaye, et nomination de Dom Gérard comme premier Abbé.

2 juillet 1989 : bénédiction abbatiale des mains du cardinal Mayer.

2 octobre 1989 : dédicace de l'église par le cardinal Gagnon.

21 novembre 2002 : fondation du prieuré Sainte-Marie de la Garde à Saint-Pierre-de-Clairac.

Novembre 2003 : résignation de la charge abbatiale et élection de son successeur, Dom Louis-Marie.

20 novembre 2007 : 80 ans fêtés dans l'intimité de la communauté.

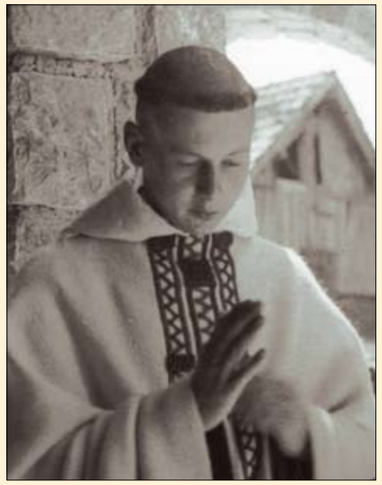
28 février 2008 : décès des suites d'un accident vasculaire survenu la veille.

Novice à Madiran,
avec sa mère et ses frères

À Bédoin avec Mgr Lefebvre et le Père Guérard

Avec le grand penseur brésilien Gustave Corção

Avec Jean Madiran et Albert Gérard



Le jour de son ordination sacerdotale

Avec son maître André Charlier

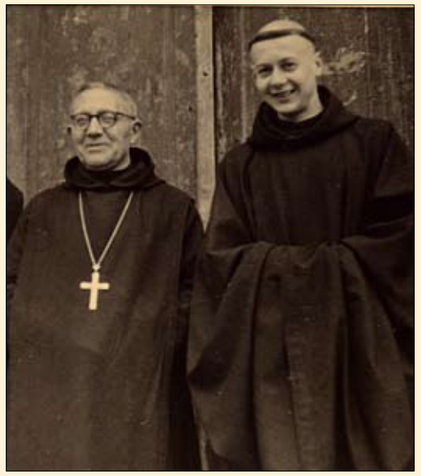
Photo R. L'Ollivier

Visite du cardinal Ratzinger au Barroux en 1995

© L'Osservatore Romano

Place Saint-Pierre, avec Jean-Paul II

Le jour de sa profession solennelle, avec Dom Filibert Moreau



Le jour de ses 80 ans

À La Garde avec Dom Louis-Marie, alors prieur de la fondation

Photo O. Figueras

LE SECRET DES MOINES par DOM GÉRARD

Le secret des moines? Personne, entendez-vous bien, personne depuis vingt siècles n'a dévoilé le secret des moines. Leur joie et leur tourment, leur angoisse, leur inquiétude brûlante, et la lente possession d'une paix conquise, tout cela, mêlé finalement à leur action de grâces, ils l'emportent en souriant dans la tombe. Quelle prétention serait la nôtre si nous voulions parler de ce qui, par définition, échappe au discours! Dieu ne se raconte pas. L'apôtre parle, le contemplatif se tait.

Vous savez le rôle que joue la *mania* dans le théâtre grec. Les insensés y sont traités comme les messagers des dieux, parce que ce qu'ils disent est impénétrable, et ne peut venir que d'un autre monde. Mais ce qui impressionnait tant les Grecs, n'intéresse aujourd'hui plus personne. Qui est-ce qui se soucie d'un autre monde? Les hommes ont peur de l'inconnu et ils l'écartent de leur champ de vision. Cet autre monde qui devrait être l'atmosphère de l'âme baptisée, son milieu vital, sa respiration heureuse, cet autre monde est aussi inaccessible à l'homme moderne que l'était la Réalité pour les prisonniers de la caverne, condamnés à regarder sur le mur les ombres qui gesticulent et grimacent. Pour parler aux hommes de la Réalité, il faudrait être un visionnaire ou un prophète. Certains d'entre nous ont écrit ce qu'ils ont vu, mais cela n'a que valeur de symbole comme la géométrie abstraite. Nous chercherions plutôt à convaincre nos frères du siècle de briser leurs liens, de se retourner, de changer de position, au risque de se faire craquer les os. Ce retournement douloureux implique à la fois un changement de position et un changement d'éclairage. C'est la conversion, mot essentiel qui, chez les anciens, désignait l'état monastique. — Mais, me direz-vous, on nous assurait jusqu'ici que les moines avaient fondé une civilisation, qu'ils avaient transmis la culture antique, recopié les manuscrits, asséché les marais. On nous présente les abbayes comme des académies de science – des centrales nucléaires de l'esprit, nous dit Jean Guitton – l'Europe médiévale recouverte d'un blanc manteau de monastères : serait-ce une image d'Épinal? — Non, mais c'est la vérité de l'histoire.

L'histoire a dénombré à Saint-Benoît-sur-Loire plus de 5 000 écoliers ; au X^e^ siècle, l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre reçoit 2 000 élèves et 600 religieux. Gerbert, petit berger auvergnat qui deviendra le plus grand savant de son temps, quitte son monastère pour aller étudier les mathématiques à Barcelone, dirige les écoles de Reims et favorise l'élection d'Hugues Capet, puis devient précepteur de l'empereur d'Allemagne, pour finir sur le Siège de Pierre sous le nom de Sylvestre II. Voilà donc des moines savants, des hommes de culture et de civilisation, des monastères se dressant comme des môles de paix et de stabilité. Cluny devenant, nous dit Edmond Pognon, la capitale du plus vaste empire monastique que la chrétienté eût jamais connu ; et l'historien d'en faire une description admirable : « Cluny est la force neuve, pure et impitoyable qui doit briser les cadres pourris de la société chrétienne et faire régner partout la vertu et la crainte de Dieu. » Au XIV^e^ siècle, plus de 1 400 maisons dépendaient de la célèbre abbaye. Tout cela est vrai, c'est l'histoire, ce sont les chiffres, c'est ce qui peut être raconté. Et même il faudrait ajouter pour être juste le rayonnement humain et surnaturel des grands abbés de Cluny, providence des pauvres, conseillers des papes, réconciliateurs des princes. Voilà qui n'est pas sans grandeur : pas un d'entre nous qui n'évalue la disproportion flagrante entre nos pâles réalisations et le sommet atteint par les anciens moines.

Pourtant nous sommes plus près d'eux qu'il ne paraît, mais pour une autre raison. Par quel mystère un grand seigneur ou un évêque en venait-il à déguiser son identité pour vivre à Cluny dans l'anonymat comme un simple gardien de pourceaux? Je vais vous en donner la raison, mais c'est une raison qui baigne elle-même dans le mystère des âmes : c'est la soif. La soif de n'être rien pour que Dieu soit tout, la lassitude de ce qui n'est pas éternel, le désir d'un face-à-face silencieux dans la foi, avec le Christ restaurateur de l'univers, qui *transformera notre corps de misère pour le configurer à son corps de gloire.*

Ainsi nous avouons priser très modérément la part qui nous revient, selon le point de vue de l'homme, dans l'avènement d'un monde civilisé. Les moines ont fait l'Europe, mais il ne l'ont pas fait exprès. Leur aventure est d'abord, et je dirais presque exclusivement, une aventure intérieure, dont l'unique mobile était la soif. La soif d'absolu. La soif d'un autre monde, que le pouvoir éducateur de la liturgie attisait au point d'orienter le regard vers les *invisibilia,* au point de faire du moine un homme tendu de tout son être vers la réalité qui ne passe pas. Avant d'être des académies de science et des carrefours de la civilisation, les monastères ont été des doigts silencieux dressés vers le ciel, le rappel obstiné, intraitable, qu'il existe un autre monde de vérité et de beauté, dont celui-ci n'est qu'une assez chaotique et maladroite préparation.

* * *

Le moine, de par le genre de vie insolite qui le met à part des autres hommes, devient donc, au milieu d'un monde qui passe de plus en plus vite, le témoin immobile d'un monde à venir. Silencieux, pas totalement, car il chante. Le chant occupe une place étonnante dans la vie monastique. Nous sommes les fils de ces Pères du désert qui tressaient des nattes en chantant des psaumes ; et ce qu'ils accomplissaient spontanément, notre patriarche saint Benoît l'a sagement établi par l'assistance au chœur sept fois le jour et une fois la nuit, ce qui est l'image de l'éternité. — Alors, me direz-vous, les moines sont des musiciens? Et ceux qui chantent faux? La question n'a pas de sens pour nous. L'office divin n'a pas en soi de valeur proprement musicale ; il signifie que le moine appartient à un univers de joie et de beauté qui préfigure le Royaume, où la louange devient la plus pure expression de l'amour, où la charité fraternelle devient communion, où la liturgie et le silence conjugués font de toute l'existence du moine une anticipation de la vie éternelle. Le jour où l'aspirant à la vie monastique découvre que sa vie ne tire pas sa valeur d'une quelconque utilité pour le monde, qu'elle n'entre dans aucune classification sociale, ne se justifie par aucun service rendu, ce jour-là il commence à devenir moine, et sa réputation de savant et de civilisateur, loin de lui agréer, le fait fuir une deuxième fois. C'est la raison de son attrait congénital pour le désert. Le désert est sa patrie, son milieu vital. Le plus grand péril qui puisse le menacer réside moins dans l'incompréhension qu'il rencontre autour de lui, que dans les œuvres qui lui font fuir sa solitude. Lorsque l'armée silencieuse des cénobites se laisse happer par le tumulte du monde, fût-ce celui de l'apostolat, le moine est en danger d'y perdre son âme. Alors, de cette armée touchée par l'esprit du monde, se détache un petit groupe qui, sans bruit, retourne au désert. C'est l'histoire de tous les recommencements monastiques. Et cette fuite est une soif. Une phrase de saint Paul dévoile mieux que toute autre explication ce qui est le secret des moines :

« Ce qui semblait pour moi un gain, je n'y ai vu que préjudice en regard du Christ : oui, bien sûr, je ne vois que préjudice en regard du bien suprême qu'est la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. Pour son amour j'ai tout sacrifié, regardant toute chose comme de l'ordure afin de gagner le Christ. »

Et ceci, que je considère comme le nerf de la vocation monastique, parce que saint Paul y dévoile sa vie et la définit comme une course :

« Non que j'aie atteint le but ou sois devenu parfait ; mais je poursuis ma course pour tâcher de le saisir, puisque moi-même j'ai été saisi par le Christ… Je n'ai qu'une pensée : oubliant ce qui est derrière moi, tendu de tout mon être en avant, je cours droit au but vers le prix auquel Dieu m'a appelé d'en haut en Jésus-Christ. »

Alors l'existence ne se colore plus comme jadis, au gré des rencontres et des accidents de la vie. Les événements font place à l'Avènement, le relatif s'efface devant l'Absolu, le temps perd son épaisseur et se coule dans l'éternité, l'amer désenchantement des créatures se change en douceur d'être tout à Dieu.

Je devine une objection : où logez-vous la souffrance? Est-ce que la vie du moine progresse sans histoire, allant paisiblement vers son dernier repos comme *les eaux de Siloë qui coulent en silence?* Non, il y a des accidents de l'esprit, il y a des drames au fond de l'âme, que personne ne voit ; il faut compter avec l'uniformité de la vie, les silences de Dieu, le renoncement qui arrache autant qu'il délivre. Un moine ayant écrit par obéissance l'histoire de son âme avait intitulé son récit : *Voyage à l'ancre.* Un autre, italien celui-là, avait donné comme titre à ses mémoires : *Domani, ricomincia la mia vita* (Demain ma vie recommence). Ce qui peut s'entendre, soit à la manière d'une confidence voilant l'épreuve du terrible quotidien, soit comme l'annonce d'une aurore tous les jours plus belle. J'aime cette acception. À condition, comme le disait Bernanos, d'avoir la patience d'aller chaque jour jusqu'au bout de la nuit.

La patience, voilà le maître mot. C'est la vertu des soldats, des moines et des martyrs. De tous ceux qui ne choisissent pas leurs délais. On peut dire que depuis quatorze siècles la vertu de patience alliée au désir fait du moine une sentinelle dressée sur l'horizon du temps, où s'affrontent les empires. Mais, me direz-vous, si l'Église elle-même se trouve sujette aux catastrophes de l'histoire, comment l'institution monastique n'en serait-elle pas blessée à mort?

Je réponds que l'Église – sous l'aspect humain et temporel qu'implique sa double nature – peut connaître certains effondrements, mais l'institution monastique sans cesse renaît de ses cendres, et c'est précisément aux moines qu'est échue la mission de représenter la sainteté de l'Église, de sauver, au milieu de ses pires compromissions avec le monde, la pure annonce du Royaume qui vient. Par là même, le monachisme atteint sa vraie grandeur, car c'est tout uniment et d'un seul jet qu'il assume vocation personnelle et vocation ecclésiale : le moine, dans le face-à-face d'une vie éternelle commencée, regarde Dieu.

Mais pour voir Dieu il faut mourir.

La vocation monastique comporte un risque de mort qui lui est essentiel. Les anciens l'assimilaient au sacrifice par le feu, où rien ne subsiste de la victime. Avec plus de bonhomie un vieux moine nous disait le jour de nos vœux de religion : « Vous signez au bas

d'une page blanche ; Dieu, à chaque moment, se charge de la remplir. » Si l'on avait pu me prédire, ce jour-là, qu'après avoir sauvé les engagements sacrés de ma profession je dusse songer au salut des jeunes gens qui vinrent me rejoindre, et que l'afflux des postulants m'obligerait à bâtir un grand monastère de type médiéval, que je dusse envoyer mes fils les plus chers vers les terres lointaines du Brésil, puis qu'un nouveau défi, déchirant celui-là, m'eût obligé à choisir de rester fidèle à la vérité catholique intégrale au prix d'une douloureuse relégation de mon Ordre, aurais-je eu le courage de signer ? C'est le secret de Dieu et de ce dialogue subtil entre la grâce et la liberté, qui est probablement la seule aventure vraiment poignante ici-bas. Mais elle s'entoure de silence. Et de ce silence un chant s'élève, le seul qui nous exprime totalement : *Magnificat !*

† F. Gérard, O.S.B.

Texte écrit en 1988 en postface au livre de Marc Dem *Dom Gérard et l'aventure monastique*, et repris dans l'opuscule *La vocation monastique*.

HOMMAGE DE SAINTE-MARIE DE LA GARDE

Attaché à sa fondation, Dom Gérard le fut. En témoigne la somme de petits billets et de lettres envoyés ces cinq dernières années aux frères de Sainte-Marie de la Garde à l'occasion de leurs fêtes, de leurs anniversaires de profession, ou bien écrits dans le dessein plus explicite de les encourager, de leur rappeler la beauté de leur vocation monastique. Au vrai, l'attachement de Dom Gérard à l'égard de la fondation s'exprima surtout par un rappel constant à entrer, et à entrer toujours plus avant dans la vie intérieure. En guise d'hommage et de reconnaissance à l'égard de notre Père Fondateur, au bénéfice aussi de notre avancement spirituel à tous, je vous propose de découvrir ensemble la courte lettre qu'il m'écrivit le 22 juillet 2006 en la fête de Sainte-Madeleine. Cette lettre adressée à un moine suscitera en chacun d'entre nous, j'en suis sûr, le désir renouvelé d'être tout à Dieu !

« Mon bien cher Père,

« Père X. vous racontera la cérémonie [des ordinations], le sermon du Cardinal, l'affluence… c'est-à-dire tout ce qui n'est pas Dieu. Dieu ne se raconte pas. Alors vous me direz qu'il n'y a plus rien à dire ou à faire qui ait une valeur divine…

« Mais si ! L'absolu de Dieu est comme un lingot d'or enfermé dans sa gangue de boue, et il faut casser la gangue pour saisir le lingot. Toute notre vie consiste à donner des petits coups (patience !) pour s'emparer du trésor. Peut-être cet apologue vous semblera décourageant ?… Mais au moins il permet d'éviter la grande tentation de la vie spirituelle qui est de croire qu'on fait quelque chose d'utile, d'avantageux, de croire qu'on est en possession du trésor… oui, d'une certaine façon… *sed habemus thesaurum istud in vasis fictilibus* (II Cor 4, 7) (1).

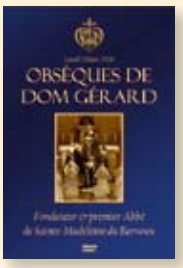
« Alors, mon cher Père, prenons patience : au bout de mes cinquante ans de sacerdoce, je suis encore un débutant ! (… mais il nous faut) regarder Dieu, toujours.

« Mon évêque consécrateur disait que le moine, c'est celui qui dit : *Oculi mei semper ad Dominum* (2), et j'ajouterais, *sicut mendicus* (3) ! votre frère Gérard. »

F. Marc

(1). « mais ce trésor, nous le portons en des vases d'argile ». – (2). « Mes yeux sont toujours tournés vers le Seigneur » Psaume 24, 15. – (3). « comme un mendiant ».

NOTE DU CELLÉRIER



❖ À la demande de beaucoup de nos amis, nous avons édité en DVD l'émouvante cérémonie des obsèques de Dom Gérard, un moment historique pour notre communauté, et pourtant hors du temps (12 € + port).

❖ Il reste de la place pour la retraite prêchée pour les messieurs du vendredi 7 (soir) au mercredi 12 (midi) novembre 2008. Écrire au Père hôtelier pour s'inscrire ou demander des précisions.

F. Philippe

• ***POUR AIDER LES MOINES.*** Chèques à l'ordre de « Monastère Sainte-Madeleine » – 84330 Le Barroux, ou CCP 6413 65 A Marseille (IBAN : FR17 2004 1010 0806 4136 5A02 986, BIC : PSSTFRPPMAR). **Pour la Belgique :** BCH 000-1431091-50 Bruxelles. — **Pour la Suisse :** Chèques Postaux 12-19114-6.

Notre site : *www.barroux.org*

Artisanat Monastique de Provence – dépôt légal à parution